

Oralité et roman arabe : abstract commenté de l'article de S. Somekh, *Colloquialized Fusha in Modern Arabic Prose Fiction*, Jerusalem Studies in Arabic and Islam 16 (1993).

L'émergence d'une fiction «réaliste» a confronté les auteurs arabes de romans et de nouvelles à des défis spécifiques concernant la langue, et particulièrement celle du dialogue.

La fiction «réaliste» suppose un dialogue «vivant» ou «authentique». Clairement, ce projet peut être réalisé simplement par l'usage d'un des nombreux dialectes arabes. De nombreux auteurs ont adopté cette solution en Egypte : Šarqāwī, Yūsuf Idrīs, en Tunisie Bašīr Ḥrayyif, en Irak Fu'ād al-Takarī, etc. D'autres emploient le dialecte dans certains types d'écrits, ou pendant une phase de leur carrière.

Mais des facteurs militent contre l'emploi du dialecte : (1) l'idée que la littérature est le lieu de prédilection de la *fushā*, avis y compris de modernistes comme Ṭ. Ḥusayn [l'emploi ou le refus du dialecte dans l'écriture littéraire ne recoupe pas une division idéologique/politique entre progressiste/rétrograde, contrairement à ce que laisse penser M. Berrada dans son article en arabe sur pluriglossie, voir *infra*]. (2) l'intelligibilité entière d'un texte en dialecte n'est assuré que dans les frontières d'un pays, même si le parler du Caire et celui de Beyrouth jouissent d'une diffusion dépassant le cadre national. (3) les dialectes n'ont pas de norme orthographique, et le non-locuteur a difficulté à lire, sans compter les irrégularités. (4) les sections narratives étant par usage rédigées en Arabe Standard (AS), l'utilisation de l'arabe dialectal (AD) produit un texte dans lequel se trouvent deux types linguistiques différents. Ceci n'est pas étranger à la langue du roman européen, mais la distance entre les variétés est en arabe plus importante.

Pour ces raisons, des auteurs de fiction réaliste tendent à violer la «règle du jeu» et optent pour l'AS dans les dialogues. Parfois la langue du dialogue est difficilement différenciable de celle des sections narratives. Cependant, beaucoup de romanciers s'appliquent à produire des dialogues qui bien qu'écrits selon les normes apparentes de l'AS, rappellent les idiomes parlés. Ces tentatives peuvent être si réussies que le lecteur a l'impression d'être devant un énoncé en dialecte, alors qu'un examen révèle qu'en fait, l'auteur s'est efforcé de respecter de ne pas violer les règles de l'AS moderne. Ils ont créé un ensemble de procédés afin de minimiser la nature saillante des éléments non-AS, tout en créant des dialogues quasi-dialectaux.

Cet article vise à relever certains de ces procédés, à partir d'un corpus panarabe néanmoins basé essentiellement sur la Trilogie de Nagīb Maḥfūz, lequel est opposé à l'emploi du dialectal qu'il qualifie de «maladie» (al-'āmmiyya maraḍ), tout en incluant des éléments dans ses dialogues.

Ces procédés de «*fushā* dialectalisée» [colloquialized *fushā*] ne sont pas communs à tous les auteurs étudiés, ni présents avec la même fréquence. De façon générale, leur fréquence est liée au statut des personnages : ces procédés sont d'autant plus évidents que les personnages de fiction sont simples, peu sophistiqués, et que le contexte de la conversation est familier. Le cadre général de ces occurrences dialectales est l'AS.

[ce qu'analyse Somekh pour le dialogue vaut en fait tout autant pour la narration ; cependant, une question demeure non-réglée : celle de la compétence linguistique de l'auteur]

1/ vestiges vernaculaires

Le raccourci le plus facile pour induire un semblant d'oralité authentique dans un dialogue en AS est l'inclusion de courts éléments dans des parties saillantes des répliques (début ou fin), de type : exclamation (*bass*, *aywa*, etc.) ; exclamation à charge émotive ; impératif *šūf* ; syntagme dialectal. Ces éléments ne sont pas déguisés, mais n'impliquent pas un changement de registre, un basculement vers l'AD. Parfois ces incises voisinent des éléments d'AS recherché, empruntés à l'Arabe Classique. Intention de juxtaposer le sublime et le vulgaire ?

Dans cette catégorie entre aussi l'insertion de mots étrangers, supposés refléter le parler

authentique des locuteurs «uncle», «bulitika», «OK», etc. [Il s'agit là des emprunts spécifiques aux dialectes et non des emprunts attestés en arabe standard ; la question de la reproduction du code-switching interlinguistique comme procédé de caractérisation sociale d'un personnage n'est pas envisagée par Somekh ; la question du code graphique utilisé, arabe ou alphabet latin, n'est pas non plus traitée]

2/ Hybridation

a) Projeter sur un élément d'AS (lexical, morphologique, syntaxique) une fonction qui est assumée en AD par un élément apparenté [cognate item]

b) Appliquer à un élément AD (généralement lexical) les contraintes grammaticales de l'AL, lui donnant ainsi une légitimité dans un contexte d'AL.

Les énoncés ainsi produits peuvent être décrits comme «AD caché» ou «AL modifié». Un lecteur attentif discernera dans ces énoncés un ou plusieurs éléments qui sont étrangers à l'AS moderne : en ce sens, on ne peut les qualifier de calques. Ces constructions hybrides remplissent une fonction spécifique : la représentation d'un énoncé parlé authentique (à la différence du langage de tout le jour, où l'hybridation spontanée, et peut être analysée comme un défaut de maîtrise des normes AS)

[question centrale de l'intention littéraire]

exemples d'hybridation de ce type :

- yā non vocatif dans des expressions exclamatives
- verbes appartenant au lexique dialectal (bahdal, šāf, ḥāsib)
- emploi du PA dans une valeur dialectale [mal présenté par SS, dire valeur de parfait]
- constructions adjectivales et adverbiales (tarbūš niṣf 'umr), wa-lā d'emphase, zamān (autrefois), kam = quelques, wa+inaccompli signifiant l'imminence, optatif exprimé par inaccompli

3/ Calques

énoncés dans lesquels ne se trouve aucune déviance formelle vis-à-vis de l'AS, mais sont des traductions littérales de l'AD et ne se comprennent que par référence à l'AD.

- proverbes et expressions idiomatiques

[commentaire : il est contestable que ces proverbes et expressions idiomatiques ne fassent sens que dans un seul dialecte, ils peuvent en fait être communs à toute une région du monde arabe, ex: *le'eb el-fār fe/be 'ebbi*. Quelle est alors la limite entre dialectalisme et localisme ? Dans quelle mesure l'auteur, qui a indéniablement conscience de « traduire », a-t-il le sentiment de travestir l'AD en AS ? Ce formalisme n'est-il pas pour lui gage de *fušḥā* ? Dans quelle mesure pour l'auteur la différence 'āmmiyya / fuṣḥā n'est-elle pas uniquement formelle ? Si tout tour idiomatique suppose dialectalité, que serait une langue sans idiomatismes ? Et quelle est le critère de l'extranéité de l'idiomatisme ? Son absence dans le corpus médiéval et pré-moderne ?]

- expressions situationnelles, souvent de nature exclamative, intégrées en AS à travers des opérations lexicales ou grammaticales (yā lahu min ḥabar < yā ḥabar ; ḥayran, mā bika < ḥēr, mā-lak)

- verbes : un verbe de AS acquiert un sens secondaire qu'il n'a normalement pas, et qui lui est conféré par un verbe équivalent [cognate] en AD

[ou le même verbe, dans une acception dialectale]

māḍā yufhimuka 'anta fī hāḍihi l-'umūr

Il est vraisemblable que certains des procédés que nous relevons sont susceptibles d'être rencontrés largement en arabe standard moderne, voire dans des couches plus anciennes d'arabe écrit, en moyen-arabe notamment. Mais la particularité des exemples cités ici et qu'ils servent un but artistique, et qu'ils sont intentionnellement utilisés, et non spontanés, et ne peuvent en aucun cas refléter négligence ou ignorance.